

1. L'art de gouverner, depuis des siècles, est souvent compris comme la capacité à comprimer et à canaliser les mouvements désordonnés des masses toujours sujettes à l'agitation. Pour briser toute velléité de révolte d'une noblesse trop remuante, Louis XIV l'installe à Versailles en la soumettant à une étiquette invraisemblablement compliquée et en inventant des divertissements raffinés qui sont autant de hochets pour amuser bébé ; que dire des chèques de cent euros que le gouvernement promet aux citoyens qui décidément n'arrivent plus à joindre les deux bouts suite à la hausse continue du prix des carburants ? Ne croyez pas que je donne dans l'anecdotique : l'Etat fait en sorte que les désirs individuels ne fassent pas éclater le corps social, tout comme l'homme sage cherche à maîtriser ses désirs et ses pulsions. Il est intéressant de lire l'histoire sous l'angle du désir. Mais qu'est-ce que le désir ? Il a des formes diverses comme l'attrait sexuel, la soif, la curiosité, le souhait, la cupidité...c'est une « bête multiforme et polycéphale » disait déjà Platon ; hydre à mille têtes qu'une définition ne parviendrait pas à coiffer, nous avons l'impression d'être pris dans un flux incessant qui nous emporte. Le désir n'a jamais eu bonne presse auprès des philosophes comme auprès des religieux. Mais pas seulement, car finalement, tout un chacun aspire à cette envie fondamentale d'être tranquille, de parvenir à une forme de paix qui est absence de trouble, quiétude – un état qu'il n'est pas toujours facile d'atteindre. Comme le disaient déjà les anciens Grecs, l'idéal serait de se suffire à soi, d'être son propre maître ; ils appelaient cela l'autarcie. Ils avaient d'autres mots ; ils aspiraient à une sorte d'apathie, de vie qui ne soit plus traversée par le courant tumultueux des passions ; ils visaient à l'ataraxie, une tranquillité intérieure, une absence de troubles résultant de la modération et de l'harmonie de l'existence. Aujourd'hui, nous avons certes moins de vocabulaire, mais nous acquiesçons volontiers à cette affirmation du philosophe Lucrèce : « Comment ne pas entendre le cri de la nature qui ne réclame rien d'autre qu'un corps exempt de douleur, un esprit heureux, libre d'inquiétude et de crainte ? ». L'idéal de l'Etat est de pacifier une situation qui risque toujours de verser dans la violence ; la maîtrise des désirs personnels vise aussi un idéal de volonté pacificatrice. Mais ce n'est pas le seul courant de pensée touchant le désir. A tous ceux qui prétendent que les désirs sont des maladies et que le philosophe est le médecin de l'âme, Nietzsche rappelle que cet idéal de bonne santé sans remous et de petite diététique des affects, s'oppose à la grande santé qui est épanouissement de l'être, richesse de la vie intérieure et donc acceptation et mise en oeuvre des désirs qui traversent et bouleversent la condition humaine.

La réflexion que nous conduisons n'est nullement théorique : notre corps ne saurait être parfaitement à son aise et notre esprit lui-même est traversé de souhaits, d'inquiétudes et d'insatisfactions. Nous sommes en recherche de nous-mêmes et en quête d'une réalisation de nous-mêmes, Nous ne nous contentons pas simplement de la situation qui nous est faite et je ne crois guère à cette sagesse de l'abandon et de la résignation telle qu'elle est encore prônée de nos jours. On dira ainsi : « Agir, c'est être les deux pieds sur terre et avancer, sans vouloir à tout prix du neuf. » (A. Jollien) Notre temps est marqué par une panne du désir qui ne laisse

pas d'inquiéter les observateurs avisés de notre époque. Cette panne de désir se double d'une volonté de plus en plus défaillante. Qui ose encore répondre à cette question : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Désirons-nous encore quelque chose d'essentiel ? Avons-nous l'intuition d'un être plus parfait que le nôtre et d'une vie plus pleine ? Le désir comme manque d'être et le doute comme manque de connaissance valent pour signe de l'existence de Dieu, pour un philosophe comme Descartes. Si nous étions parfaitement pleins et accomplis, nous pourrions vivre dans la pure présence et la pleine suffisance. Si nous nous croyons sans faille et sans manque, il n'y a plus d'avenir, car il n'y a plus de projet ni de perfectibilité. Sans désir, notre histoire tourne à vide, sans destination ni but. Le désir le plus fondamental est donc dirigé vers Dieu.

2. L'Évangile selon Saint Marc se présente bien comme un parcours d'éclaircissement et les récits de guérison, notamment, se donne à comprendre à deux niveaux. Comme les maîtres religieux de son temps, Jésus, homme pieux s'il en est, est doté d'une aura bienfaisante et guérissante. La maladie est perçue dans le cadre des représentations religieuses du temps : elle a partie liée avec le monde du péché et des démons. La guérison est vue ainsi comme une victoire morale ; plus le guérisseur est pieux, plus il est capable de guérir. Voilà pourquoi les récits de guérison de l'Évangile sont entremêlés de considérations religieuses et que souvent il est question de pardon des péchés. Comme l'écrivait un théologien du XIXe siècle (E. Stapfer) : « ...Jésus doit être placé...dans le milieu où il a vécu. Il est incontestable qu'il a guéri les malades en qualité de Rabbi. Pour lui, prédications et guérisons sont sur la même ligne. Il est le médecin qui donne la santé à l'âme, soit en l'atteignant directement par la parole, soit en guérissant le corps qu'elle habite, car la maladie vient de Satan ; elle est une possession et, que Jésus prêche ou qu'il guérisse, son but dans les deux cas est le même : c'est l'âme qu'il veut atteindre, et Satan qu'il combat. » Il n'y a pas de trace de magie dans notre épisode : Jésus se contente de constater que la foi de l'aveugle l'a sauvé et cet homme guéri devient aussitôt son disciple. Le récit est alerte et bien enlevé, à l'image de son personnage principal, homme vif, intrépide en dépit de son infirmité. Il sait ce qu'il veut et le veut assez fortement pour renverser les obstacles qui se présentent sur son chemin.

Jéricho, la ville la plus basse du monde, à 250 m au-dessous du niveau de la mer, se trouve à 25 km de Jérusalem. C'est une sorte d'oasis au milieu d'une plaine dévorée par la chaleur. C'est aussi une ville-étape des pèlerins en marche vers Jérusalem, une aubaine pour les mendiants, soit dit en passant. Précisément une foule fait un bout de conduite à Jésus et à ses disciples et un aveugle réduit à la mendicité est assis au bord du chemin. Son nom est donné, ce qui est plutôt rare dans de tels récits. Il est fils de Timée, un nom grec qui évoque l'honneur. Il est ensuite donné son nom sous forme araméenne, Bartimée. Ce luxe de détail ne peut qu'intriguer dans le cas d'un être considéré comme rituellement impur : ne voyant pas ce qui est souillé, il ne peut l'éviter. Devenu socialement marginal, il est encore religieusement exclu. Il ne reste à cet homme que l'ouïe et la voix. Il perçoit le tumulte de la foule qui passe et il saisit quelques bribes de conversation. Le grand personnage qui est à l'origine de ce remue-ménage est Jésus le Nazaréen, et la réputation de ce citoyen de Nazareth a dépassé les frontières de la Galilée. Le passage de ce guérisseur représente pour

lui une occasion inespérée et il se met à héler celui qu'il nomme « Fils de David », un titre messianique courant. Il sait que le roi par excellence fait bon accueil aux malheureux et aux marginaux. Il attend un geste de miséricorde. Il l'interpelle de même par son nom, « Jésus » ce qui est exceptionnel et ce qui dénote proximité et clairvoyance. Agacés par ces cris de l'aveugle, on tente de le faire taire comme si ce cri de détresse pouvait troubler le brouhaha de la foule. Lui ne fait que crier davantage et il attire l'attention de Jésus qui s'arrête devant ce malheureux qui n'a rien à perdre et qui se moque des règles de bienséance. Il est exceptionnel que Jésus soit arrêté sur son chemin, mais il ne peut résister à une foi obstinée. « Appelez-le ». Jésus répond à ce cri, mais d'une manière un peu particulière. Il ne se dirige pas vers Bartimée, comme s'il voulait l'enfermer dans sa passivité forcée. Il le conduit à regagner progressivement son autonomie. La foule toujours versatile encourage l'aveugle avec la même énergie qu'elle avait mise à le rabrouer. C'était par égard par le maître qu'on voulait le faire taire, mais puisqu'il l'appelle. Bartimée jette son manteau ; le peu qu'il possède qui lui confère un minimum d'identité et qui lui permet de récupérer les oboles, il s'en dépouille. C'est d'ailleurs contraire à l'habitude des Orientaux qui se couvrent respectueusement devant un supérieur. Ce qui lui assure une protection minimale, il s'en débarrasse, mais plus encore, il se met en danger dans son enthousiasme à répondre à l'appel de Jésus : il bondit et se dirige vers Jésus, à l'aveugle, et ce n'est pas une manière de dire. On voit le caractère de cet homme à travers ses gestes. « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » La question paraît déplacée tant la réponse va de soi. Il va sans dire, mais cela va encore mieux quand on le dit. Trêve de plaisanterie : le fait d'exprimer clairement ce qu'il souhaite participe à ce processus de dignité retrouvée pour Bartimée : il exprime publiquement et sans détour ce qui le fait souffrir et ce dont il veut être libéré. »Rabbouni, que je voie à nouveau ». Il dit « mon maître » à Jésus, ce qui dénote encore une fois une intimité, mais cela dit aussi que Bartimée acquiert une nouvelle identité, il se veut et se découvre disciple. Bartimée joue un rôle actif dans sa guérison en formalisant son désir. « Ta foi t'a sauvé. Ta foi t'a guéri. » Jésus a invité Bartimée à occuper son statut d'homme debout et il le renvoie pour qu'il puisse suivre sa propre route. L'homme assis livré au bon vouloir d'autrui devient un homme en marche qui assume sa destinée, à la suite de Jésus. Grâce à son désir intense, Jésus a pu le tirer d'affaire sans difficulté. L'aisance de cette guérison témoigne d'une persévérance qui surmonte tous les obstacles.

3. La situation de l'aveugle Bartimée donne à penser. La position assise qu'il occupe, sans jeu de mots, lui permet de survivre sans trop de problème. Le poste qu'il occupe doit être assez lucratif, étant donné le passage des pèlerins. Les pèlerins ont d'ailleurs besoin des mendiants pour faire leur salut : l'aumône est une œuvre méritoire, encore aujourd'hui d'ailleurs dans beaucoup de religions. Le mendiant est soutenu et accepté tant qu'il reste bien tranquillement à sa place, sans déranger. Les choses changent dès qu'il s'avise de protester et de revendiquer un statut d'homme actif. Il ne veut plus se contenter d'être assisté et d'être fils de Timée, de l'honneur, il veut regagner sa dignité. Il se rebelle contre la pitié qui faisait de lui un mineur qui n'avait pas même le droit à la parole. Il trouve la force d'appeler au secours et de demander grâce à celui qui est Fils de David et qui montre sa grandeur en cessant de rabaisser les misérables. On finit par ne plus croire ses yeux et même par perdre la vue sous le regard

paralysant de ceux qui nous condamnent à rester de perpétuels enfants assistés. La rencontre de Jésus permet à Bartimée de reprendre possession de son nom et de son honneur, il n'est plus simplement le fils de quelqu'un. La royauté de Jésus consiste à ouvrir les yeux de ceux qu'il croise sur son chemin et de ne projeter aucune ombre sur leur personnalité. Telle est la guérison, tel est le salut qu'il suscite en ceux qui le côtoient. « Ta foi t'a sauvé. » Entre les élans et les multiples objectifs de notre désir, le monde dont nous faisons partie interpose ses arguments et ses obstructions, il nous rabroue et nous oblige de nous taire. Mais Jésus est un « remueur d'âmes », selon l'expression que j'emprunte à W. Monod. A son contact, nous pressentons qu'il nous est permis de nous jeter au-dehors de nos aveuglements pour nous mettre debout et retrouver le sens de notre dignité en devenant actif à la mesure de nos moyens retrouvés. Pour citer encore le pasteur W. Monod : « L'essentiel, c'est qu'on vienne à lui, c'est qu'on tressaille à sa voix, et qu'on se lève pour le suivre. Venir est un acte révélateur, qui montre à l'âme ce qu'elle est ; venir est un acte créateur, qui produit en l'âme des aspirations inconnues ; venir est un acte rédempteur, qui attache l'âme, indissolublement, à celui qui vit et qui sauve. » Tout dans la réalité conspire à nous ramener à une vie végétative et même à nous plonger dans une atmosphère irrespirable. Nous connaissons alors les tristesses de la volonté défaite et vaincue et le sentiment de la déchéance...et tout cela à la mesure de nos désirs déçus. Bartimée perçoit l'écho étouffé d'une voix qui se détache du tumulte de la masse humaine et sa foi cherche à mieux percevoir et à établir un contact avec ce qui n'était que « bruits et chuchotements », si je puis me permettre cette citation. Mais cela suffit pour entraîner un changement de dispositions. Je peux exprimer ce désir fondamental de Dieu ; je peux laisser libre cours à mon besoin d'accueil inconditionné ; je peux laisser grandir ma volonté d'être à la hauteur du désir et de l'attente de mon Père. Ta foi qui imperturbablement te fait sortir de ton inertie morale, ta foi qui secoue ton indifférence obtuse, ta foi qui te fait apprendre les âpres voluptés des batailles pour rétablir l'honneur et la dignité des êtres, ta foi t'a sauvé. La foi nous permet de recouvre la vue au milieu de cette machine à enfumer et à obscurcir, à assourdir et à aveugler qu'est le monde des hommes.